

LES MARQUES CORPORELLES INVOLONTAIRES CHEZ LES RUGBYWOMEN

Yannick Le Hénaff, Stéphane Héas, Laurent Misery

Dilecta | « Corps »

2007/1 n° 2 | pages 111 à 116

ISSN 1954-1228

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-corps-dilecta-2007-1-page-111.htm>

Pour citer cet article :

Yannick Le Hénaff *et al.*, « Les marques corporelles involontaires chez les rugbywomen », *Corps* 2007/1 (n° 2), p. 111-116.

DOI 10.3917/corp.002.0111

Distribution électronique Cairn.info pour Dilecta.

© Dilecta. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

(DÉCOUVRIR)

LES MARQUES CORPORELLES INVOLONTAIRES CHEZ LES RUGBYWOMEN

Yannick Le Henaff

Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS/LADEC/LARES)

EA 2241, UFR APS, Rennes 2

Stéphane Héas

Université Rennes 2, LADEC-LARES-LAS, EA 2241

Laurent Misery

CHU, 29 609 Brest

L'ACTIVITÉ PHYSIQUE ET SPORTIVE est devenue une norme sociale, hygiénique, mais aussi morale et esthétique. Le sport, valorisant l'effort de soi et des autres, minimise, d'une part, les accidents qui induisent des blessures, synonymes d'arrêts de la pratique et donc de la performance et, d'autre part, les conséquences visibles à même le corps et à plus ou moins long terme, comme les hématomes, les cicatrices ou les bosses. Chez les sportifs, ces marques corporelles involontaires ne sont pas neutres, car elles chargent symboliquement l'enveloppe charnelle (Héas et al., 2006 ; Héas, Le Henaff, 2006).

DES TRACES AU RUGBY FÉMININ

Ici, l'analyse du corps sportif marqué vise à clarifier les identités en construction permanente. Le rugby féminin véhicule des stéréotypes et des classifications hâtives et restrictives qui ne manquent pas de lui donner une coloration au moins exotique, si ce n'est péjorative (Héas, Bodin, 2003). Cette stigmatisation éclaire un corps marqué en désaccord avec les normes usuelles. D'abord, tout comme la boxe ou le judo, le rugby entretient avec l'anatomie de ses adeptes un rapport très instrumental, mêlant contacts physiques et jeux charnels. Ce sport est une fabrique de la marque corporelle (Wacquant, 2003), en raison de l'importance des traces laissées sur le corps, liées à la multiplication des chocs. En effet, l'omniprésence des heurts et percussions est acceptée puisqu'elle est inscrite dans les règles où le joueur, par exemple, freine ou bloque le corps de son adversaire. Ces contacts, souvent rudes, s'impriment sur les peaux : « le

sang coule facilement du nez et des arcades, les coups bleussent les corps... Maillots déchirés, pansements rougis, têtes échevelées, yeux au beurre noir.» (Saouter, 2000 : 26) Cette forte connotation rugueuse explique d'ailleurs l'empreinte du masculin dans l'activité qui congédie la pratique féminine à un sport *outsider*, marginal, voire déviant. Ne doute-t-on pas d'ailleurs de leur féminité ou de leur sexualité ? Les femmes qui s'y adonnent rencontrent de nombreuses résistances et sont largement déclassées, délégitimées. La féminisation d'un jeu longtemps réservé aux hommes est perçue comme une anomalie par un grand nombre de pratiquants : « On ne peut pas en parler, ça n'existe pas ! » « Elles sont moches, ce ne sont plus des femmes ! » Sport d'hommes, aux valeurs d'hommes – virilité, mais aussi courage, force, résistance à la douleur –, le rugby apparaît comme l'un des derniers bastions de la domination masculine.

CORPS DE FEMMES ET CICATRICES : UNE IMPOSSIBLE COMBINAISON ?

Le corps cristallise aujourd'hui un nombre important d'attentes et d'attentions. Il tend à prendre une place croissante dans notre société, avec ses diktats de beauté. La trace corporelle est symbolisée différemment. Pour l'homme, ces marques tégumentaires signent l'expérience, le vécu ou encore la virilité, la figure du bagarreur. Pour la femme, elle est davantage altération de la beauté, *a contrario* de la figure du bagarreur-individu actif, elle lui réfléchit la figure de la femme battue, donc passive. Comment les *rugbywomen* s'approprient-elles une marque subie sur leurs corps, et *a fortiori* quand elle est un signe « virilisant » et issue d'une pratique (connotée) masculine, et comment la réinvestissent-elles symboliquement dans leur vie de tous les jours ?

UN MARQUEUR IDENTITAIRE POSITIF : LES FONCTIONS DE LA MARQUE DANS L'ENTRE-SOI RUGBY...

Étrangement, voire paradoxalement, les premières parties d'entretiens réalisées mettent toutes en évidence le caractère positif alloué à la marque corporelle involontaire, et ce en totale contradiction avec le modèle féminin traditionnel. Selon elles, ces traces sont, formellement et quasi unanimement, synonymes d'engagement. Pour Mélanie, 22 ans, talonneuse¹, après quatre ans de rugby : « T'as l'impression d'avoir tout donné, et qu'en plus t'as des traces. T'as l'impression d'avoir tout fait ! ». Marques corporelles et engagement semblent dans leurs esprits intimement liés : le corps abîmé exalte le combat sportif. Elle le confirme pour les autres, mais aussi et surtout pour soi. La marque vient couronner le match. La (sur)valorisation du combat encense les joueurs et joueuses qui s'engagent, qui sont « durs au mal » ou « ont le combat dans la peau », qui se donnent corps et âme à leur activité, jusqu'à s'oublier. Ces récits contribuent à la chimère guerrière de l'ovale², relevant d'ailleurs plus souvent du mythe et de l'exagération. Néanmoins, par filiation, la marque nourrit, ici, la fonction de preuve de l'abnégation pour l'équipe sportive, non sans rappeler le fantasme d'un corps collectif, au service d'un groupe, que l'individualisme ambiant semble rejeter. D'ailleurs, sans être un « concours » institué comme tel ni participer d'une parade vaniteuse, de tels signes contribuent à une subtile hiérarchie à l'intérieur du groupe. L'engagement ne vient dès lors plus seulement se lire sur les terrains, à travers les actions de jeu, mais aussi sur les corps. Se greffe à même le derme une forme d'excellence, indicateur pour autrui d'un

certain degré d'engagement physique, qui fait abstraction de la peur et de la douleur. Le bleu de l'ecchymose se mue en valeur étalon des dispositions de la joueuse à aller au combat.

La signification allouée dans l'ovalie à la marque présente un caractère singulier qui, à notre connaissance, se distingue fortement des autres pratiques sociales. La boxe, par exemple, aux apparences proches du rugby – notamment dans l'instrumentalisation des corps, leur mise à l'épreuve et au combat – propose un sens largement antagoniste. Chez les pugilistes, en effet, la marque est considérée comme l'empreinte de la domination de l'adversaire, son emprise sur le match comme sur les corps. Elle vient relever un palmarès négatif où chaque bleu est une faute, permettant *in fine* une évaluation de l'état de santé du boxeur par son adversaire et son entraîneur.

Au rugby, les marques et douleurs, au lieu d'inquiéter, rassurent. Dépassée l'alarme biologique, la douleur devient la preuve du devoir accompli, du contrat (personnel) rempli : « La performance est un pacte symbolique avec la douleur. » (Le Breton, 2003 : 93). Marques et douleurs se convertissent en signes du devoir accompli, ceux de la limite toujours repoussée, de l'idéal de dépassement à atteindre. Sa fonction, traditionnellement reconnue, d'appel à la prudence, effet anxiogène, est détournée au profit de sa sollicitation. Avoir « fait son match » ne suffit pas, il faut le sentir, le ressentir à même le corps. À l'intérieur de ce groupe, outre la preuve, la marque vient également remplir une deuxième fonction d'opérateur de cohésion, ce qui distingue d'Autrui (les personnes hors de l'équipe) et rassemble dans l'entre-soi rugbystique. La marque conforte l'identité rugby, pour soi-même comme pour l'autre. Elle est un marqueur de l'identité, soulignant une pratique et la prolongeant au-delà du jeu et du milieu sportif. Elle engage les joueuses dans une expérience collective, tout en créant autour d'elles une histoire commune. Enfantées par la pratique, les marques dernières deviennent le signe d'une appartenance à un groupe particulier, *outsider* (Héas, 2005). Elles approuvent, en quelque sorte, de manière spectaculaire l'adhésion à ce groupe et plus largement à l'éthique sportive *No pain, no gain* (Young, 2004).

UNE MARQUE STIGMATISANTE... ÉGALEMENT !

La vie quotidienne de ces jeunes femmes ne se limite pas au rugby, bien qu'il occupe une place importante. Dès lors, ces signes filtrent la communication dans leurs rencontres quotidiennes, en ce qu'ils constituent un appel au regard et à l'interprétation d'autrui. L'œil, d'emblée, s'attarde sur la différence, la questionne. Tous les regards que subissent ces joueuses, quand elles sont marquées, viennent rappeler leurs traces, donc leur altérité. Cette mise en marge est différemment vécue et exprimée selon les joueuses et les contextes, la distinction n'étant pas toujours perçue comme une exclusion. La majorité affiche même une volonté de dédain et de condescendance, qui se fissure parfois au cours de l'entretien, laissant transparaitre quelque gêne. Le regard d'autrui laisse rarement indifférent. Le « blindage (*dixit*) » dont les joueuses aimeraient se vêtir est parfois ébranlé par ces incessantes mises à nu quotidiennes.

Hors des frontières du rugby, la marque épidermique, résultat d'un engagement sportif fortement identitaire, rencontre des crispations, cristallisant au plus haut degré le conflit entre « féminité » et pratique « masculine ». Les regards appuyés peuvent alors être vécus comme autant d'atteintes. Ces signes dermiques deviennent parfois un handicap vers lequel convergent le regard et les interrogations. L'ombre de la femme battue plane souvent autour de ces traces, et *a fortiori* quand la joueuse ne peut venir rassurer sur leurs origines (dans la rue par exemple). Par l'application d'une telle signification sociale, l'identité tout entière de l'individu est en danger. La trace est ainsi imprégnée d'ambiguïté, permanents allers-retours

entre stigmatisation, dont elles se persuadent qu'elle n'est que passagère, et distinction. Les contradictions entre les différents mondes sociaux de la joueuse, plus ou moins réticents vis-à-vis de la marque, impliquent un jeu de monstration/dissimulation également perceptible chez les individus tatoués, et qui est le fruit d'un calcul subtil, dépendant de leur propre évaluation de la situation.

LE JEU AVEC LA TRACE

La trace est donc une source de contradictions et de conflits, désagréments dont les *rugbywomen* tentent, au quotidien ou presque, de minimiser la portée symbolique, par des artifices qui répondent aux logiques d'exclusion dont elles sont victimes. À travers ce jeu de monstration/dissimulation, c'est toute la duplicité imposée aux identités des actrices, dans leur gestion corporelle au travers de leurs rites du paraître (Bromberger, 2005). La marque corporelle se convertit dès lors en point d'orgue du grand écart identitaire qu'effectuent constamment les pratiquantes, entre représentations (traditionnelles) corporelles du féminin et du rugby, transpirant et dénonçant sa pratique sportive, là où parfois l'étanchéité était de mise. Nombre de licenciées qui auraient souhaité ménager leurs proches avant d'annoncer leur pratique *outsider* se retrouvent de la sorte dos au mur. D'autres fois, au contraire, la présence d'une marque corporelle est souhaitée, comme pour cette joueuse dont le rêve est d'avoir un coquard. À maintes reprises, ces femmes seront confrontées à cette mise en danger identitaire et développeront des stratégies afin de profiter au mieux de telles conjonctures. À l'instar des tatoués qui ont appris à ménager et à jouer de leur auditoire (Saunier, 1997), les *rugbywomen* sont des spécialistes des interactions en présence de marque corporelle. Les regards qui convergent vers leurs traces les plus voyantes ne manquent pas de les interpeller, provoquant dédain, indifférence, ou encore gêne, selon les situations et les personnes. Un jeu avec la marque se met en place.

Ces stratégies d'action face à ce handicap social se déclinent dès lors par l'emploi d'artifices dans le but d'influer sur les impressions distillées. Ces artifices se regroupent en trois modes que sont le vêtement, le maquillage et les attitudes. Combinés ou utilisés séparément, ils visent à minimiser, voire annuler, la portée symbolique négative de la marque dermique. Sous un apparent désordre de contradictions, d'hésitations, la « bonne marque » permet de rester dans les limites de l'acceptable, tout en participant de son identité rugby, sans porter préjudice à sa vie quotidienne. Elle permet de passer idéalement dans tous les cercles de sa vie en maximisant les bénéfiques : suffisamment visible dans *l'entre-soi* sans attirer les foudres du regard extérieur, ni troubler l'intimité. Ces traces ne sont jamais, ou presque, sollicitées, mais elles sont tant bien que mal redéfinies, signifiées et jouées.

Le symbolisme corporel constitue le premier écueil de la trace. Cette dernière est en effet très inégalement vécue selon l'endroit qu'elle couvre. Un coquard au visage ou un bleu au genou n'ont pas du tout les mêmes implications sur le lien social. Même les pratiquantes qui affichent le plus de distance vis-à-vis du fait d'être marquées ne sont pas insensibles à une atteinte du faciès. Unanimement, elles la rejettent, ce qui constitue même pour beaucoup une obsession. Les parties du corps sont de ce fait très différemment investies. Au-delà de cette hiérarchie, le visage ou le cœur, en bas les membres inférieurs (Le Breton, 1992). Le visage couronne la différence, qui était déjà engagée par le corps. Sa défiguration est vécue comme une modification de la relation à autrui, et bien que le terme soit à proprement parler bien trop fort et tendancieux pour être appliqué aux atteintes du rugby. Cependant, être touché au visage porte à conséquence aux yeux de tous, et surtout vis-à-vis de ceux

qui ignoraient la pratique. Impossible dès lors de la dissimuler, la trace au visage fait basculer l'individu de « discréditable » à discrédité, selon la taxinomie de Goffman (1974).

Deuxième caractéristique importante de la menace sociale qui pèse sur la trace : sa longévité. La marque éphémère est ainsi largement plébiscitée car, par définition, son action est limitée dans le temps. Outre des problèmes esthétiques réduits, les signes provisoires permettent d'entrer dans la peau d'un autre durant quelques jours, et pour un coût social faible. Par ce biais, la marque de passage n'est que peu vécue comme une imposition identitaire, alors que la marque définitive, la « grosse balafre », tout comme la trace au visage, est une hantise, même sur des parties anatomiques peu visibles. Son implication la rend socialement définitive, sans retour (ou presque) en arrière. Elle demande une incorporation de cet ajout, pas toujours évidente.

Cette trace, par son caractère ambivalent, tantôt fierté, tantôt honte, tantôt dédain ou détail relève du processus permanent des négociations identitaires. Sur le modèle de la conciliation, elles minimisent les heurts et bannissent les provocations, quand les marques ne sont pas tout simplement oubliées et incorporées. Les hésitations et contradictions qui émaillent leurs discours mettent en évidence certaines difficultés qui restent néanmoins mineures. La marque n'est, la plupart du temps, vécue que comme un désagrément passerager. Cette nécessité d'arrangement intellectuel, social et pratique, exacerbée au rugby, traverse la plupart d'entre nous, tiraillés entre des aspects parfois contradictoires de nos vies. Au rugby féminin, ils sont particulièrement importants et la marque trahit leur étanchéité.

1. Féminin de talonneur (poste particulier sur un terrain de rugby).
2. Expression caractérisant le monde du rugby.

BIBLIOGRAPHIE

Bromberger C. 1990, « Paraître en public » dans *Terrain*, n°15 (octobre),
mis en ligne le 21 juillet 2005, URL : <http://terrain.revues.org/document2978.html>.

Goffman E. 1974, *Les Rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit.

Héas S., Le Henaff Y., Bodin D., Robène L. 2006, « Sports à risque et marques corporelles identitaires : l'exemple du tatouage dans le freeride »
dans *Les Nouvelles Pratiques dermatologiques*, n°25, janvier, supplément 1 : 17-21.

Héas S., Le Henaff Y. 2006, « Le Langage de la peau » dans *Sport & Vie*, n°97, juillet : 28-35.

Héas S. 2005, « Des Pratiques psychocorporelles aux sports *outsiders* :
d'une sociologie à une autre », Habilitation à diriger des recherches,
Université des sciences humaines de Rennes 2.

Héas S., Bodin D. 2003, « La Fête sportive : essai de compréhension chez les footballeuses et les *rugbywomen* » dans *Le Détour (ex Histoire et Anthropologie), revue des sciences humaines*, nouvelle série, n°2 : 2^e semestre, Strasbourg, pp. 79-92.

Le Breton D. 1992, *Des visages*, Paris, Métailié.

Le Breton D. 2002, *Signes d'identité, tatouages, piercings et marques corporelles*, Paris, Métailié.

Le Breton D. 2003, « La Douleur et la mort, ou l'affrontement aux limites »
dans *Le Sport en questions*, Chiron, pp. 85-95.

Saunier N. 1998, « Le Tatouage contemporain en France », thèse de sociologie, Nantes.

Wacquand L. 2003, « La Fabrique de la cogne », dans *Quasimodo*,
« Les Modifications corporelles », pp. 135-149.

Young K. 2004, « The Role of Courts in Sports Injury »
dans *Sporting Bodies, Damaged Selves*, Oxford, Elsevier, pp. 333-354.

PRÉSENTATION DES AUTEURS

AUORE CHESTIER est allocataire de recherche en deuxième année de doctorat de littérature française du ^{xx}e siècle à l'université de Bourgogne (centre de recherche Gaston Bachelard, école doctorale 202 « Langages, Imaginaires et Sociétés », EA 2977 « Interactions culturelles européennes »). Ses travaux portent essentiellement sur l'esthétique et la littérature du ^{xx}e siècle et sur le théâtre contemporain.
av.chestier@free.fr

DOMINIQUE CHEVÉ est docteur en anthropologie biologique, professeur de philosophie, chercheur associé à l'UMR 6578 CNRS-Université de la Méditerranée, membre du GDR 2322 CNRS « Anthropologie des représentations du corps » et de la rédaction de la revue *CORPS*. Ses travaux portent, entre autres, sur « les corps de la contagion », sur leur iconographie comme sur les textes qui s'y rapportent.
chevedominique@netcourrier.com

STEFANIA CONSIGLIERE est anthropologue, chercheur au département de sciences anthropologiques de l'université de Gênes (Italie). Ses recherches portent sur l'évolution du langage, sur la signification biologique et culturelle du couple perceptif plaisir/douleur et sur la philosophie de la biologie.
stefania.consigliere@unige.it

STÉPHANE HÉAS (se reporter p. 73)

YANNICK LE HENAFF est doctorant en sociologie à l'université de Rennes 2. Il appartient à différents laboratoires : LADEC, LARES, LAS, Équipe d'accueil 2241. Il est membre de la Société française en sciences humaines sur la peau et co-auteur (avec S. Héas) de différents articles et d'un ouvrage à paraître en 2007 chez L'Harmattan : *Des sports en décor : des tatouages aux cicatrices*.
yanniclehenaff@yahoo.fr

LAURENT MISERY est professeur de dermatologie et président de la Société française en sciences humaines sur la peau. Auteur de nombreuses communications en congrès, il a notamment publié avec M. Dutoit et F. Cambazard « La Dermatologie à Saint-Etienne », dans *Histoire de la dermatologie française*, Éditions Privat.
laurent.misery@chu-brest.fr

PEDRO SALEM est psychanalyste, docteur en santé publique (Institut de médecine sociale de l'université de l'État de Rio de Janeiro, Brésil). Il est l'auteur du livre *Do Luxo ao Fardo : um estudo histórico sobre o tédio*, éd. Relume-Dumará (2004), une étude historique sur l'ennui. Ses travaux récents portent sur la notion de confiance dans le développement de l'enfant.
pedrosalem@terra.com.br

MICHEL SIGNOLI est anthropobiologiste, chercheur au CNRS, membre de l'UMR 6578 CNRS-Université de la Méditerranée, spécialiste d'anthropologie de terrain et des sépultures de catastrophe, tant épidémiques que guerrières ou frumentaires. Ses recherches s'articulent autour d'une approche anthropologique des crises démographiques du passé mais également de la mort et des gestes funéraires.